

L'ARABIE A LA VEILLE DE L'ISLAM. LA CAMPAGNE D'ABRAHA CONTRE LA MECQUE, OU LA GUERRE DES PÈLERINAGES

L'Arabie dont je vais traiter, ce n'est pas la province de l'Empire romain, correspondant plus ou moins à la partie méridionale de la frange steppique du Levant, que mon confrère, le professeur Jean-Marie Dentzer, vient d'évoquer. C'est la longue péninsule qui s'intercale entre l'Asie et l'Afrique, si aride qu'un géographe l'a qualifiée de « désert entouré de mers »¹. Cette péninsule se caractérise par son immensité – un rectangle de 2 000 km sur 1 000 –, par son climat sec et chaud et par le nomadisme d'une partie significative de sa population. Il peut paraître surprenant que cette Arabie ait sa place dans un colloque consacré au temple dans le monde méditerranéen. Pourtant, les justifications ne manquent pas. Depuis le début du I^{er} millénaire avant l'ère chrétienne, les liens économiques et culturels que l'Arabie a tissés avec l'Orient méditerranéen sont si étroits et si intenses qu'on peut parler d'un même monde. L'exportation de divers produits arabiques, comme l'encens et la myrrhe, a généré des échanges réguliers, de sorte que l'Arabie adopte un alphabet dérivé de celui d'Ougarit, sur le côte levantine.

Parmi les événements marquants de l'Antiquité arabe, il en est un particulièrement célèbre – et souvent considéré comme semi-légitime – qui se situe dans la seconde moitié du VI^e siècle. Il s'agit de l'expédition lancée par un roi chrétien de Himyar² (royaume antique qui avait son centre de gravité au Yémen) contre le temple de La Mecque, la fameuse Ka'ba³, vers l'époque de la naissance de

1. J'emprunte cette expression à Paul Sanlaville.

2. Himyar. Je donne en note la transcription avec diacritiques quand la graphie simplifiée ne permet pas de retrouver la forme arabe.

3. Arabe : Makka. La Ka'ba de La Mecque n'est pas la seule *ka'ba* d'Arabie : la Tradition arabo-islamique en mentionne plusieurs autres, notamment la Ka'ba de Najrân.

Muhammad fils de ‘Abd Allâh⁴, le prophète de l’islam. Les récits qu’en donne la Tradition arabo-islamique ont une forte coloration apologétique : ils visent à prouver que le temple mecquois est d’une sainteté bien supérieure à celle de tous les autres sanctuaires et que Dieu lui accorde, ainsi qu’au peuple qui en a la garde, une protection particulière⁵. Il n’est pas étonnant que bien des historiens aient éprouvé de sérieux doutes sur l’historicité de cette campagne⁶. Mon propos va être de montrer qu’elle est néanmoins plausible.

Je commencerai par rappeler comment et quand l’expédition d’Abraha contre La Mecque se serait déroulée, si l’on en croit la Tradition arabo-islamique. Je ferai ensuite un bref inventaire des arguments défavorables ou non à son historicité et j’expliquerai pourquoi nous n’en avons pas d’attestation épigraphique. Je montrerai enfin que le rôle du temple dans l’essor de la puissance mecquoise a pu justifier une expédition d’Abraha.

1. La Tradition arabo-islamique : un roi chrétien qui veut détruire la Ka’ba de La Mecque, mais échoue lamentablement

UN ROI DE HIMYAR, ORIGINAIRE D’AFRIQUE

Le roi de Himyar qui veut ruiner la Ka’ba et, de cette manière, abattre la puissance de La Mecque s’appelle Abraha. Ce n’est pas un personnage banal. Il commande une partie des troupes abyssines (ou éthiopiennes) qui débarquent en Arabie pour renverser le roi juif de Himyar, tuent ce dernier et conquièrent son royaume. Peu après, il se révolte contre le chef de l’armée abyssine stationnée en Arabie. La querelle est réglée par un combat singulier : Abraha l’emporte grâce à un stratagème et s’empare du pouvoir en Arabie,

4. Muḥammad fils de ‘Abd Allâh.

5. Il est rapporté que c’est après l’échec de l’expédition que les Mecquois sont appelés « le peuple de Dieu » (*ahl Allâh*).

6. Voir le dossier très complet constitué par A.-L. de Prémare, « “Il voulut détruire le Temple”. L’attaque de la Ka’ba par les rois yéménites avant l’islam. *Aḥbār* et Histoire », *Journal asiatique* 288, 2000, p. 261-367. Pour une synthèse des traditions arabo-islamiques relatives à Abraha, voir aussi R. Daghfous, *Le Yaman islâmique des origines jusqu’à l’avènement des dynasties autonomes (I^{er}-IX^e s./VII^e-IX^e s.)* (Publications de la Faculté des sciences humaines et sociales, Série 4 : Histoire, vol. 25), 2 t., Tunis, 1995, p. 130 sqq. On pourra consulter encore Uri Rubin, « Abraha », in *Encyclopaedia of Islam*, 3^e éd., Leiden, Brill, vol. 1, p. 27-32.

mais dans le combat il a perdu son nez, d'où le surnom d'*al-Ashram*, « au nez coupé ».

L'image d'Abraha que transmet la Tradition est assez contrastée. Elle présente plusieurs traits négatifs. On reproche au roi d'avoir pris le commandement d'une expédition sacrilège ; on mentionne encore qu'il s'est emparé de la femme d'un prince yéménite et s'est octroyé un droit de première nuit avec les jeunes mariées. Mais les traits positifs abondent. C'est un grand roi dont l'autorité s'étend sur toute l'Arabie, puisqu'il intervient dans les affaires intérieures de nombreuses tribus, jusqu'au voisinage de l'Iraq. Il exerce le pouvoir avec modération. Il est apprécié par ses sujets puisqu'on donne son nom, bien que typiquement abyssin⁷, à de nombreux enfants du Yémen. Une grande famille aristocratique du Yémen médiéval le mentionne même parmi ses ancêtres⁸.

UN ROI CHRÉTIEN

Sur le plan religieux, la Tradition sait qu'Abraha est chrétien et que ses partisans – y compris dans l'Arabie déserte – le sont aussi.

Cette foi chrétienne n'est pas une simple option personnelle. Sous Abraha, le christianisme est la religion officielle de Himyar. Cela se manifeste notamment avec l'édification d'une superbe église dans la capitale, San'ā⁹, avec l'aide d'artisans byzantins pour le travail du marbre et des mosaïques.

La description la plus précise de ce monument est due à un savant arabo-islamique, Ahmad b. Muhammad al-Azraqī (mort en 837). L'église, appelée « al-Qalīs » (nom dérivé du grec *ekklēsia*),

7. L'anthroponyme « Abraha » est un verbe guèze qui signifie « (Dieu) a éclairé » (*abrəha*). La science arabe savait qu'Abraha était un nom abyssin : le Yéménite Wahb b. Munabbih (mort semble-t-il en 732) en donne d'ailleurs la signification, « visage de couleur blanche » (*wajh abyad*).

8. Il s'agit des banū Aṣḥab (dans les inscriptions *Hṣḥ*), du Yémen méridional : selon al-Ḥasan al-Hamdānī, traditionniste et encyclopédiste yéménite (mort après 971), les banū Aṣḥab mentionnaient un Abraha et son fils Yaksūm (nom rarissime) parmi leurs ancêtres. Cet Abraha est évidemment le roi abyssin : seul ce dernier a eu un fils appelé Yaksūm, nom qui est une déformation d'Aksūm (voir l'inscription *CIH 541 / 82*, où le nom du fils du roi est bien écrit *'ks'm*, comme la capitale de l'Éthiopie antique).

9. La résidence des rois de Himyar était le palais Raydān, à Zafār, à une centaine de kilomètres au sud de San'ā'. Il semblerait qu'Abraha ait choisi d'avoir sa résidence à San'ā' : on le déduit de divers indices (comme la construction d'al-Qalīs, l'église de San'ā', dont je traite bientôt) et du fait que San'ā' est le siège des régimes politiques qui succèdent à celui des Abyssins.

aurait mesuré 150 coudées en longueur, 40 en largeur et 60 en hauteur (y compris les 10 coudées du socle). Si on donne à la coudée la valeur minimale de 0,50 m, nombre sans doute inférieur à la réalité puisque la plupart des coudées sont plus longues, l'église de San'â' aurait dépassé au sol 75 m sur 20, et se serait élevée à plus de 30 m. Pour donner un ordre de grandeur, ces dimensions sont supérieures à celles de la nef de Notre-Dame de Paris : 60 m sur 12 au sol, et 33 m sous la voûte.

On rapporte encore que les murs étaient polychromes, c'est-à-dire construits avec des pierres de diverses couleurs ; on y voyait notamment une assise de blocs d'albâtre haute de deux coudées. La coupole était couverte d'or, d'argent et de mosaïques représentant des croix. L'éclairage était assuré par une dalle d'albâtre translucide de 10 coudées sur 10. La chaire, placée sous cette dalle, était faite d'ébène et d'ivoire¹⁰.

En édifiant cette église remarquable, l'intention d'Abraha fut certainement de célébrer la stabilisation de son régime et d'ouvrir une ère nouvelle, fondée sur le choix de la religion chrétienne et de l'alliance byzantine.

LA CAMPAGNE D'ABRAHA CONTRE LA KA'BA DE LA MECQUE

La Tradition arabo-islamique confirme à sa manière la signification politique d'al-Qalīs : le roi veut faire de son église un centre de pèlerinage majeur en Arabie, afin de supplanter la Ka'ba.

Pour partir en campagne contre la Ka'ba de La Mecque, Abraha prend prétexte d'une provocation, dont on a deux versions divergentes¹¹. Certaines traditions relatent que des Arabes du Hijâz originaires d'une tribu alliée de La Mecque auraient profané l'église de San'â' en la souillant d'excréments¹². Selon d'autres, des Mec-

10. Al-Azraqī (Abū 'l-Walīd Muḥammad b. 'Abd Allāh b. Aḥmad), *Akhbār Makka wa-mā jā'a fī-hā min al-āthār*, éd. Rushdī al-Ṣāliḥ Malḥas, vol. 1 (4^e impression), Makka al-Mukarrama (Dār al-Thaqāfa), 1403 h./1983, p. 146 sqq.

11. M. J. Kister, « The campaign of Ḥulubān. A new light on the expedition of Abraha », *Le Muséon* LXXVIII, 1965, p. 425-436 (voir p. 431) ; reprise dans *Studies in Jāhiliyya and Early Islam*, Londres (Variorum Reprints), 1980, IV. Du même auteur, « Some reports concerning Mecca from Jāhiliyya to Islam », *Journal of Economic and Social History of the Orient* XV, 1972, p. 61-93 (voir p. 63-65) ; reprise dans *Studies in Jāhiliyya and Early Islam*, Londres (Variorum Reprints), 1980, II, avec « Additional Notes », p. 1-3.

12. Ils auraient appartenu à la tribu de Kināna, allié de Quraysh (la tribu de La Mecque). Toutes les versions s'accordent à mentionner des individus en relation étroite avec La Mecque.

quois auraient attaqué et dépouillé à Najrân un petit-fils d'Abraha, revenant du pèlerinage de La Mecque ; ils y auraient également pillé une église.

Rendu furieux par cette provocation, Abraha décide de se venger des Mecquois et de détruire la Ka'ba. Il rassemble donc une armée, composée d'Abyssins, de Himyarites et d'Arabes. A l'avant-garde, il place un éléphant – plusieurs selon certaines traditions. Il parvient aux abords de la ville d'al-Tâ'if¹³, dont la tribu se soumet, puis progresse vers La Mecque.

Un notable mecquois, 'Abd al-Muttalib, le grand-père de Muhammad, tente de négocier avec Abraha, apparemment pour son propre compte, mais les discussions n'aboutissent pas. Les Mecquois quittent leur ville pour se réfugier dans les montagnes. C'est alors que se produit le miracle : l'éléphant placé à la tête de l'armée refuse d'avancer. L'armée d'Abraha est alors massacrée par des oiseaux qui la bombardent de pierres.

Quelques collecteurs de traditions, sans doute moins enclins à croire aux miracles, mentionnent également qu'une maladie inconnue fait des ravages dans l'armée¹⁴. De fait, c'est l'époque de la fameuse peste de Justinien : depuis 541 (date de son apparition en Égypte), elle a frappé successivement les divers pays de la Méditerranée orientale ; au Yémen, entre octobre 547 et janvier 548, elle avait déjà obligé Abraha à suspendre les travaux engagés sur la Digue de Marib.

L'ÉLÉPHANT

Ce qui a tout particulièrement frappé les contemporains, c'est que l'armée était précédée par un éléphant qui se serait appelé Mahmūd¹⁵. Si l'éléphant est commun sur la rive africaine de la mer Rouge, domestiqué ou à l'état sauvage – un ambassadeur byzantin envoyé en Éthiopie vers 530 croise ainsi un troupeau de 5 000 têtes¹⁶ –, il est totalement inconnu en Arabie. Un éléphant de guerre était donc susceptible de semer l'effroi par sa taille et sa morphologie, mais aussi de susciter l'admiration du fait de l'énorme dispositif qu'il fallait mettre en œuvre pour l'abreuver et le nourrir dans le désert.

13. al-Tâ'if.

14. R. Daghfous, *Le Yaman islāmique*, op. cit. (n. 6), p. 128-129.

15. Maḥmūd.

16. R. Henry, Photius, *Bibliothèque*, t. I (« codices » 1-84) (Collection byzantine), Paris, Les Belles Lettres, 1959, p. 6 (dans la relation de l'ambassade de Nonnosos).

LA DATE DE L'EXPÉDITION

Dans les annales de La Mecque, l'éléphant Mahmûd est naturellement devenu une référence. Non seulement l'année de l'expédition himyarite a été nommée « l'année de l'Éléphant » (*'âm al-Fil*), mais encore elle est devenue le point de départ d'un comput mecquois en usage pendant quelques dizaines d'années.

On pourrait penser qu'il est facile de dater précisément l'« année de l'Éléphant ». Ce n'est pas le cas parce que la chronologie de La Mecque a été reconstruite en se référant à des événements marquants de la vie de Muhammad, dont la date est discutée. En effet, les biographies (*sîra*) de Muhammad qui nous sont parvenues ont été composées par des théologiens, non pas pour raconter les événements tels qu'ils se sont produits, mais pour éclairer le texte coranique et pour souligner le caractère divin de la mission de Muhammad.

Ces théologiens ont tout d'abord identifié quelques événements particulièrement décisifs dans la vie de Muhammad, puis ils ont supposé que le nombre d'années s'écoulant entre deux événements devait correspondre à celui que donne la biographie de prophètes universellement reconnus¹⁷.

Une illustration va éclairer cette démarche, qui s'observe également chez certains rédacteurs bibliques, notamment pour les règnes de David et de Salomon. Les événements marquants de la vie de Muhammad sont sa naissance, le début de sa mission, l'hégire (l'installation à Médine¹⁸ en 622) et sa mort (632). La chronologie de la vie de Muhammad va être organisée en se fondant sur plusieurs bases numériques.

Une première base est le nombre 40, qui renvoie notamment à Moïse qui commence sa mission à 80 ans (Exode 7, 7) et meurt à 120 ans (Deutéronome 31, 2). Mais, pour Muhammad, cette base est divisée par deux et ramenée à 20 années. En effet, Muhammad

17. U. Rubin, *The Eye of the Beholder. The Life of Muḥammad as Viewed by Early Muslims. A Textual Analysis* (Studies in Late Antiquity and Early Islam, 5), Princeton, New Jersey, The Darwin Press, 1995, p. 189-214.

18. En 622, Muḥammad quitte La Mecque pour prendre la direction d'une petite principauté, à la demande de quelques tribus de l'oasis de Yathrib, renommée dès lors Madīnat al-Nabī (en français Médine). Le mot « hégire » (*hijra*) signifie « émigration » et non « fuite », comme on le dit souvent. Cette dernière traduction a une origine apologétique : en suggérant que Muḥammad arrive à Médine comme un proscrit, elle donne plus de relief à sa réussite.

aurait expliqué à sa fille : « chaque prophète atteint la moitié de l'âge auquel son prédécesseur est parvenu ; Jésus fils de Marie a été envoyé pour agir comme prophète pendant 40 ans, et moi, j'ai été envoyé pour être un prophète pour 20 ans. »¹⁹ En application de ces principes, Muhammad commence son activité prophétique à 40 ans et meurt à 60.

Une deuxième base utilisée dans la construction de la chronologie de la vie de Muhammad est le nombre 10. Elle sert à déterminer la durée de l'activité prophétique de Muhammad à La Mecque (10 ans) et à Médine (également 10 ans).

Il reste maintenant à rattacher la chronologie mecquoise à cette chronologie prophétique. Pour ce faire, certains ont utilisé un dernier nombre symbolique, celui des 70 années, et ont cherché à identifier l'épisode marquant de la vie de Muhammad qui se serait produit 70 ans après l'« année de l'Éléphant ». On a naturellement proposé soit le début de la mission prophétique soit l'hégire. Il en résulte deux datations pour l'« année de l'Éléphant », 552 ou 542, puisque l'hégire est datée avec certitude de 622.

Mais un autre système chronologique a finalement prévalu. Comme l'« année de l'Éléphant » a marqué le début de la *success-story*, qui va faire des Mecquois, en trois générations, les maîtres d'un empire s'étendant des rives de l'Atlantique à l'Asie centrale, elle doit coïncider avec un événement majeur, signalant le début d'un cycle nouveau de l'histoire du monde. Un tel événement ne peut être que la naissance de Muhammad. Si la première révélation se situe 40 ans après l'« année de l'Éléphant » et l'hégire 10 ans plus tard, on obtient la chronologie généralement acceptée :

- 572 : « année de l'Éléphant » et naissance de Muhammad ;
- 612 : début de la mission prophétique de Muhammad ;
- 622 : hégire ;
- 632 : mort de Muhammad.

On peut se demander dans quelle mesure ces systèmes chronologiques, qui se fondent sur la conviction que l'histoire répond à un plan divin, peuvent être utilisés par les historiens. Les avis divergent. Pour certains, il vaut mieux les rejeter en bloc, puisque leurs fondements sont irrationnels. Pour d'autres, ces systèmes chronologiques, qui utilisent des matériaux historiques, ne remodèlent que les éléments nécessaires à leur démonstration : on peut donc

19. U. Rubin, *op. cit.* (n. 17), p. 196.

supposer qu'ils conservent des données originales, notamment l'ordre de succession des événements et, dans une certaine mesure, les intervalles qui les séparent.

Toujours pour dater « l'année de l'Éléphant », nous disposons d'un second faisceau d'indices, toujours transmis par la Tradition arabo-islamique. Diverses sources présentent la mort d'Abraha comme un châtement divin, qui suivrait immédiatement l'expédition contre La Mecque. Ibn Ishâq²⁰ rapporte qu'Abraha, sur le chemin du retour, perd ses doigts l'un après l'autre ; quand il meurt à San'â', son cœur éclate. Pour Ibn Bakrî, il n'atteint pas le Yémen, mais meurt sur le chemin du retour, non loin de La Mecque, en un lieu appelé dhât 'Ushsh.

Le motif du châtement divin pourrait nous inciter à rejeter ces traditions comme apologétiques. Je crois au contraire qu'il comporte une donnée chronologique précieuse : la mort d'Abraha n'a pas été très postérieure à l'expédition. L'échec devant La Mecque se situerait donc vers la fin du règne.

2. Un événement historique ?

Comme je l'indiquais, l'expédition d'Abraha contre la Ka'ba de La Mecque a souvent été considérée comme plus ou moins légendaire. On estimait que certains détails, comme l'éléphant, étaient peu vraisemblables. On admettait difficilement que le christianisme ait joui d'une position dominante, même brièvement, alors que, selon la Tradition arabo-islamique, le paganisme règne en maître à l'époque de Muhammad. Enfin le récit de l'expédition, qui prouvait de façon si appuyée la sainteté du temple mecquois, pouvait très bien avoir été composé à cette seule fin. On avait aussi peine à croire qu'un roi du Yémen ait eu la capacité d'intervenir en Arabie déserte, jusqu'à ce qu'on y découvre des inscriptions d'Abraha et d'autres rois himyarites qui prouvent le contraire.

Je voudrais donc examiner quels sont les arguments qui, aujourd'hui, sont défavorables ou favorables à l'historicité de l'expédition d'Abraha contre la Ka'ba de La Mecque.

20. Ibn Ishâq.

LES ARGUMENTS CONTRE L'HISTORICITÉ

Il est douteux que la sourate 105 du Coran fasse allusion à l'expédition d'Abraha

La 105^e sourate du Coran est bien énigmatique. Voici les quatre premiers versets :

« N'as-tu point vu comment ton Seigneur a traité les Hommes de l'Éléphant ? N'a-t-Il point fait tourner leur stratagème en confusion ? N'a-t-Il point lancé contre eux des oiseaux, par vols, qui leur jetaient des pierres d'argile » (105, « L'Éléphant », versets 1-4)²¹.

Selon les théologiens musulmans unanimes, cette sourate serait une allusion à l'expédition d'Abraha et au châtement subi par ce dernier. N'y retrouve-t-on pas certains détails significatifs, comme l'éléphant, le châtement et les oiseaux ? Mais l'argument peut être retourné. Les traditions relatives à la campagne d'Abraha ne seraient-elles pas une simple amplification du texte coranique afin de donner un sens à ce dernier. Si on adoptait ce point de vue, l'historicité de la campagne de l'Éléphant serait bien douteuse. On pourrait aisément en conclure que l'expédition d'Abraha a été inventée, à partir de vagues réminiscences. Ce n'est pas un cas unique. On a procédé de même avec les mystérieux « Gens du Fossé » ou « Gens du Four » (*Ashâb al-Ukhdūd*)²² de la sourate 85, en les identifiant avec les chrétiens de Najrân martyrisés en 523, alors que rien dans le texte ne fonde une telle hypothèse.

Une autre interprétation de la sourate 105 a été développée récemment. Comme les savants modernes l'ont remarqué de longue date, le texte coranique ne comporte aucune indication de lieu ou de date. Il ne cite ni Abraha ni la Ka'ba de La Mecque et évoque seulement une intervention divine miraculeuse pour punir les « gens de l'Éléphant » ou les « maîtres de l'Éléphant ». On relèvera à ce propos que le terme rendu par « gens » ou par « maîtres »²³ est au pluriel : il aurait été plus logique qu'il fut au singulier si Abraha avait été visé.

Alfred-Louis de Prémare a supposé que la source était un récit romancé qui se trouve dans le Troisième livre des Macchabées. On y raconte que le roi d'Égypte Ptolémée IV avait voulu contraindre

21. La traduction citée est celle de Régis Blachère. Le texte arabe est : *A-lam tarā kayfa fa'ala rabbu-ka bi-aṣḥāb al-fil. A-lam yaj'al kayda-hum fī taḍlīl wa-arsala 'alay-him ṭayr^{am} abābīla tarmī-him bi-ḥajāra min sijjīl.*

22. *Aṣḥāb al-Ukhdūd.*

23. Arabe *Aṣḥāb.*

les Juifs d'Alexandrie à offrir des sacrifices aux idoles. Les Juifs s'y étaient refusés. Le roi les avait alors condamnés à être piétinés par ses éléphants dans l'hippodrome. Mais, les supplices d'un saint homme avaient miraculeusement sauvés les Juifs et fait périr les méchants, écrasés par ces mêmes éléphants.

Malgré la conviction d'Alfred-Louis de Prémare, il semble bien incertain que la sourate 105 fasse allusion à cette histoire. Le nombre d'éléphants (plusieurs dans III Mac et un dans le Coran) et surtout le châtement des méchants diffèrent. Par ailleurs, rien ne suggère que les légendes du Troisième livre des Macchabées aient été familières en Arabie, notamment pour les auditeurs de Muhammad.

L'insignifiance de La Mecque

Le deuxième argument contre l'historicité de la campagne de l'Éléphant concerne La Mecque. Pourquoi Abraha prendrait-il la tête d'une expédition pour détruire la Ka'ba si La Mecque n'était qu'une bourgade insignifiante ?

Même s'il est difficile de se faire une idée précise de ce qu'était La Mecque vers le milieu du VI^e siècle, la ville n'était certainement pas une puissance militaire ou commerciale de première grandeur. Tout d'abord, aucune source antérieure à Muhammad ne la mentionne certainement. Par ailleurs, selon la Tradition arabo-islamique, le développement de son réseau commercial serait postérieur au règne d'Abraha : deux des piliers de ce réseau – la fameuse foire de 'Ukâz²⁴ et la confrérie des *hums* dont je reparlerai – sont fondés après l'« année de l'Éléphant ». On peut encore ajouter que La Mecque est une bourgade de fondation récente : toujours selon la Tradition arabo-islamique, elle remonte à Qusayy, l'ancêtre de Quraysh, qui s'y établit six générations avant Muhammad²⁵.

Le temple mecquois, en revanche, pourrait avoir une origine assez ancienne. Nous avons le témoignage d'un ambassadeur byzantin, Nonnosos, qui s'est rendu en ambassade en Arabie du Sud et en Éthiopie dans les années 530 :

« La plupart des Saracènes, ceux de la Palmeraie (*Phoinikon*) comme ceux d'au-delà de la Palmeraie et des monts dits Tauréniens (*Taurènè orè*) considèrent comme sacré un endroit dédié à je ne sais quel

24. 'Ukâz.

25. Muḥammad b. 'Abd Allāh b. 'Abd al-Muṭṭalib (Shayba) b. Hāshim b. 'Abd Manāf b. Quṣayy.

dieu et ils s'y rassemblent deux fois l'an. De ces assemblées, la première dure un mois tout entier en se prolongeant jusque vers le milieu du printemps, où elle s'achève quand le soleil traverse le signe du taureau. L'autre assemblée dure deux mois ; ils la tiennent après le solstice d'été. »²⁶

Le sanctuaire décrit par Nonnosos pourrait être la Ka'ba de La Mecque. Deux trêves sacrées y sont effectivement observées, au printemps et en automne, avec cependant une petite différence : celle de l'automne y dure trois mois, et non deux. Par ailleurs, un mont Thawr est mentionné par Yâqût dans la région de La Mecque. L'identification, même si elle n'est pas entièrement sûre, paraît plausible.

On peut ajouter que l'existence d'une ville telle que La Mecque, dans une région particulièrement inhospitalière, à cause de la chaleur du climat, du manque de terres arables et de la rareté de l'eau, ne peut guère s'expliquer que par le voisinage d'un temple particulièrement vénéré.

Il semble donc vraisemblable que, à l'époque d'Abraha, La Mecque était encore une bourgade bien modeste même si la Ka'ba jouissait déjà d'une grande réputation de sainteté. De ce fait, le récit d'une attaque avortée d'Abraha, le roi le plus influent de toute l'Arabie, contre le temple de La Mecque pourrait n'être qu'une pieuse légende pour prouver l'antiquité et la sainteté du lieu.

L'éléphant Mahmûd

Comme indice contraire à l'historicité de la campagne de l'éléphant contre La Mecque, on peut encore mentionner le fameux éléphant Mahmûd. Est-il plausible qu'un éléphant se trouve à la tête d'une armée qui doit parcourir des centaines de kilomètres dans des régions torrides et désolées ? Plusieurs historiens contemporains ne le pensent pas. On peut ajouter que l'utilité militaire d'un éléphant n'est pas évidente dans un pays où il n'y a ni forces régulières à affronter ni véritables villes à prendre.

Les contradictions entre les diverses traditions ?

Enfin, les nombreuses variantes et contradictions qu'on relève dans les traditions ne sont-elles pas, elles aussi, la preuve que l'expédition de l'Éléphant est une fable édifiante ?

26. R. Henry, Photius, *Bibliothèque*, t. I, p. 6.

En fait, cet argument n'est pas déterminant. Pour reconstruire le passé, les premiers traditionnistes n'ont pas disposé de véritables archives, mais seulement de matériaux transmis oralement, avec parfois de brefs documents écrits servant de soutien à la mémoire : fragments poétiques, témoignages transmis par les descendants des acteurs, etc. Prudemment, ces traditionnistes ont reproduit l'un à la suite de l'autre les récits qui leur paraissaient les plus crédibles, sans chercher à les harmoniser. Il n'est pas étonnant, dès lors, que les contradictions soient innombrables.

Imaginons un cas concret. Un collecteur de traditions se rend dans la tribu *Fulân* pour savoir le nom de la divinité qu'on adorait du temps du polythéisme. Son informateur répondra évidemment : « ma tribu avait rejeté le polythéisme depuis bien longtemps ; quand j'étais jeune, il n'y avait plus que quelques vieillards pour vénérer encore l'idole *Kadhâ*. En fait, c'étaient nos voisins, les *banû X*, qui adoraient cette idole », etc. Il est bien clair que, à une époque où le monothéisme avait triomphé, il n'était pas valorisant de reconnaître que ses parents étaient païens. Si notre collecteur de traditions poursuit son enquête et se rend chez les *banû X*, inutile de souligner que le témoignage qu'il recueillera sera bien différent.

Autre exemple, si un collecteur de traditions interroge un homme du désert sur la noblesse de sa famille, ce dernier expliquera : nous, nous étions les plus illustres, les plus courageux à la guerre, les plus éloquents dans les joutes poétiques. La meilleure preuve, quand le grand-père *Untel* a été capturé par les *banû Y*, une rançon de mille jeunes chamelles a été réclamée. Si cette histoire est racontée à un autre bédouin, on peut s'attendre à ce qu'il éclate de rire : mille chamelles, mais c'est une plaisanterie. Je me souviens très bien que c'était cent chameaux, et encore les vieux et les éclopés faisaient l'affaire. Les 1 000 chamelles, c'est pour mon arrière grand-père *Untel* qu'on a réclamé une telle rançon, etc.

Comme on le voit, dans ce type de source, ce ne sont pas toujours les données factuelles qui sont éclairantes, mais souvent les contradictions qui mettent en évidence les pratiques sociales et les antagonismes cachés.

ARGUMENTS EN FAVEUR DE L'HISTORICITÉ DE L'EXPÉDITION D'ABRAHA

Je voudrais maintenant passer en revue les arguments qu'on peut invoquer en faveur de l'historicité de l'expédition de l'Éléphant. Aucun n'est déterminant, mais tous amènent à considérer que l'expédition est plausible.

Abraha est une figure historique

Il faut tout d'abord souligner que le roi Abraha est un personnage historique, pour lequel nous disposons de sources relativement riches et précises, qui se recoupent parfaitement.

Cet Abraha a un destin singulier. Nous devons à l'historien byzantin Procope, très proche du pouvoir byzantin et donc remarquablement bien informé, quelques détails sur sa biographie²⁷. Abraha est un chrétien de naissance servile, originaire du port aksûmite (ou éthiopien) d'Adoulis. Alors qu'il commande l'armée aksûmite qui occupe le Yémen, il renverse le roi que le négus a intronisé et prend sa place. La réaction ne tarde pas : le négus envoie deux expéditions punitives pour le déloger, mais échoue. C'est seulement après la mort du négus que le différend est réglé avec son successeur et que le pouvoir d'Abraha est définitivement consolidé. Tous ces événements trouvent leur place entre 531 et 547.

Toujours selon Procope, Abraha n'est pas un allié très fiable. Alors que Justinien, alors empereur, compte sur lui pour attaquer la Perse par le sud et soulager les troupes byzantines de Syrie, il promet beaucoup, mais tient bien peu, ne se mettant qu'une seule fois en campagne pour faire demi-tour aussitôt.

Le même Abraha est également connu grâce à sept inscriptions dont les dates s'échelonnent entre 548 et 558. La plus remarquable (*CIH* 541) célèbre la consolidation du pouvoir d'Abraha. Datée de mars 548, elle commence par le récit de la réduction d'une révolte au Hadramawt²⁸ ; elle commémore également une importante réfection de la Digue de Marib ; elle mentionne enfin, incidemment, la consécration d'une église à Marib et la tenue d'une conférence diplomatique dans cette même ville, à l'automne 547, avec les représentants de Rome, d'Aksûm, de la Perse et de trois princes arabes.

Un autre document fort important (*Murayghân* 1 = Ry 506) commémore une « quatrième » expédition d'Abraha en Arabie déserte. Le roi l'a fait graver en 552 aux puits de Murayghân, à 230 km au nord de Najrân (voir la carte, fig. 1), pour célébrer ce qu'il considère comme une victoire. Je reviendrai sur cette expédition, qui a été identifiée avec celle dirigée contre la Ka'ba.

Il faut mentionner enfin une inscription encore inédite, que j'ai découverte en avril 2009, toujours aux puits de Murayghân. Gravée

27. Procope, *Guerres* I, 20.

28. Ḥadramawt.

par le roi au retour d'une expédition en Arabie centrale, elle célèbre le rétablissement de l'autorité himyarite dans cette région, signale l'expulsion du prince qui la gouvernait et énumère six régions et tribus qui ont fait leur soumission. Ces dernières se trouvent en Arabie centrale et au-delà, formant un arc entre le golfe Arabo-persique et la mer Rouge. Dans cette liste, le nom le plus significatif est celui de Yathrib (aujourd'hui Médine), où Muhammad crée 70 ans plus tard sa principauté théocratique (voir la carte, fig. 1). L'inscription n'est pas datée, mais il n'est guère douteux qu'elle complète la précédente.

Dans ces textes, le roi Abraha porte la titulature traditionnelle des rois de Himyar. Il affirme son christianisme en plaçant au début de ses inscriptions une croix (fig. 3)²⁹ ou une formule trinitaire (fig. 2)³⁰.

Le fait qu'Abraha soit un personnage historique ne suffit pas pour prouver l'historicité de l'expédition contre La Mecque. Trois arguments supplémentaires peuvent être invoqués.

Abraha prétend avoir autorité sur l'ensemble l'Arabie déserte

Même si la domination d'Abraha sur l'ensemble de l'Arabie déserte n'a pas été durable, il est désormais parfaitement plausible qu'il ait dirigé une opération militaire contre La Mecque. Je rappelle que la nouvelle inscription de Murayghân mentionne Yathrib et que La Mecque se trouve entre le Yémen et cette dernière oasis³¹. Sans doute la Tradition arabo-islamique avait-elle conservé des anecdotes suggérant qu'Abraha avait autorité sur de nombreuses tribus de l'Arabie déserte, notamment au voisinage du 'Irâq et de la Syrie, comme Bakr, Taghlib ou Mudar³². Mais on considérait qu'il s'agissait de fables.

L'attitude ambiguë de 'Abd al-Mutallib

Si la Tradition arabo-islamique avait inventé de toutes pièces l'expédition d'Abraha contre La Mecque, que ce soit pour éclairer un passage obscur du Coran ou pour prouver le rayonnement du temple mecquois, elle aurait certainement magnifié le rôle de 'Abd

29. Murayghân 1 (= Ry 506) et 2.

30. DAI GDN 2002/20, *CIH* 541 et Murayghân 1 = Ry 506.

31. La Mecque est à 400 km au sud de Yathrib.

32. Muḍar.

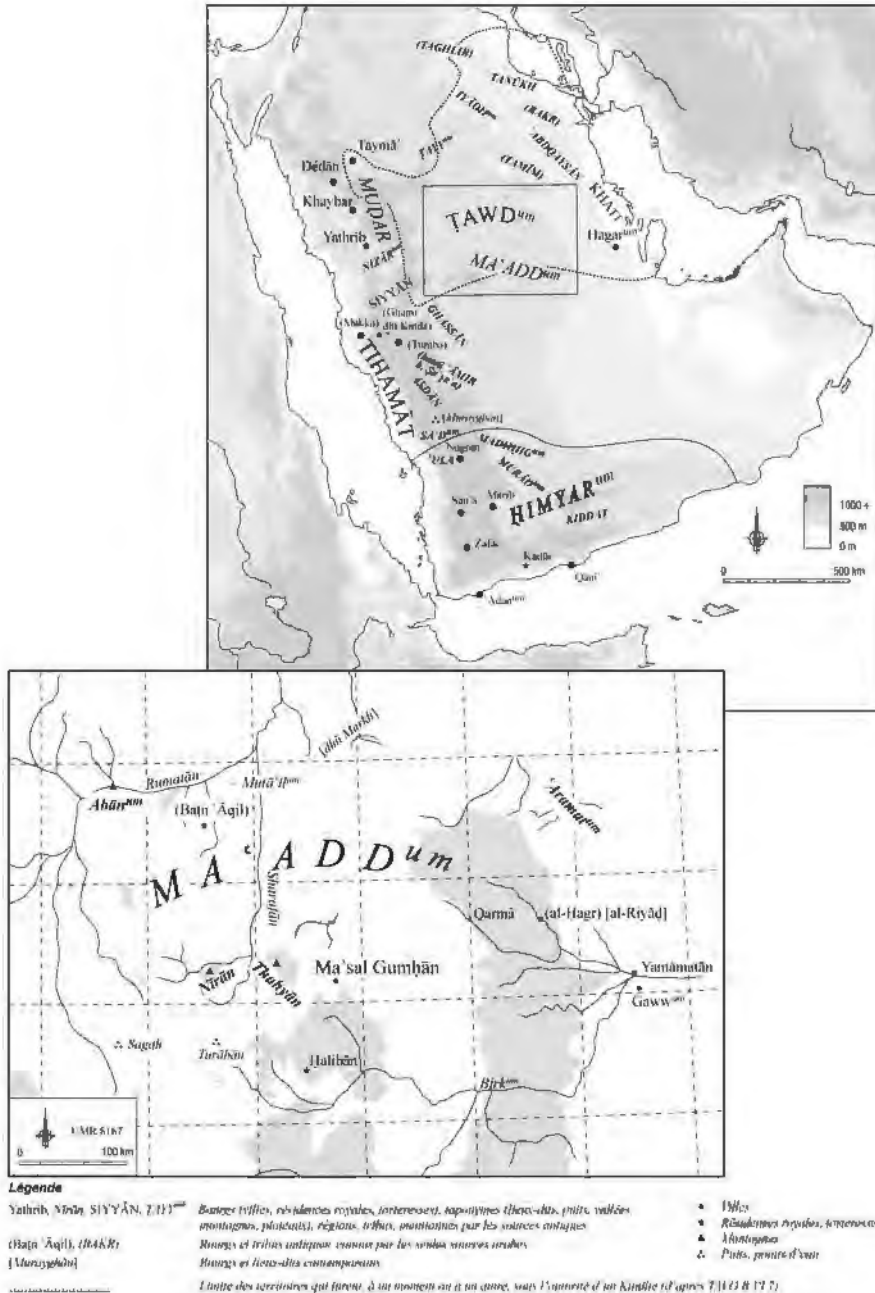


FIG. 1. – L'Arabie au VI^e siècle de l'ère chrétienne.



FIG. 2. – Le début de l'inscription CIH 541 (mars 548). Elle commence par « Avec la puissance, l'aide et la miséri|corde de Raḥāmānān, de son | Messie et de l'Esprit de Sainteté. A écrit (pluriel de majesté) | cette inscription, moi, Abraha, 'zly, le roi guèze, *Rmhs*³ | *Zbymn*, roi de Saba', dhu-Ray|dān, Ḥaḍramawt et Yamnat, | et de leurs Arabes dans le Haut Pays et sur la Côte. | Il a écrit (pluriel de majesté) cette inscription après que... etc. » Noter que le nom du roi (l. 4) a été martelé.



FIG. 3. – Le début de l'inscription Murayghân 2 (probablement 552 è. chr.). Après la croix, on lit *mlkn 'brh*, « le roi Abraha ».

al-Mutallib, le grand-père de Muhammad. Un ascendant de Muhammad ne pouvait être qu'irréprochable dans sa volonté de défendre le temple. Or, ce n'est pas le cas. 'Abd al-Mutallib, adopte à l'égard d'Abraha une attitude ambiguë, comme s'il cherchait à servir ses seuls intérêts. On peut déceler dans ce détail une source indépendante du Coran, relative à une campagne d'Abraha dans le Hijâz.

L'expédition de l'Éléphant est mentionnée dans la poésie pré-islamique

Depuis les travaux de Theodor Nöldeke et de Gunnar Olinder, on s'accorde sur le constat que, pour reconstruire l'histoire à partir des données de la Tradition arabo-islamique, la poésie préislamique offre les données les plus sûres. Le mètre et la rime, qui favorisent la mémorisation, sont également un obstacle à la manipulation, même s'il est aisé de remplacer un nom propre par un autre de même structure.

Uri Rubin a précisément mis en évidence que l'expédition de l'Éléphant est mentionnée dans des poésies (*qasīda*³³) qui seraient incontestablement préislamiques. Une pièce composée par Abū Qays Sayfī b. al-Aslat loue Dieu pour avoir accordé son aide « le jour de l'Éléphant des Abyssins »³⁴. Malgré le crochet, le fouet ou le couteau, l'éléphant refuse d'avancer et se tourne vers le chemin d'où il vient. C'est alors que Dieu envoie un vent provoquant une averse de pierres. Le roi est appelé Abū Yaksūm, « le père de Yaksūm », ce qui l'identifie formellement avec Abraha. Un autre poète, Tufayl al-Ghanawī³⁵, évoque un lieu proche de La Mecque « où l'Éléphant a désobéi à ses maîtres ».

Uri Rubin observe que la langue de ces poètes se distingue de celle du Coran par le vocabulaire et le style. Il suppose qu'un mythe préislamique racontait l'histoire d'un roi nommé Abū Yaksūm, qui avait voulu attaquer La Mecque avec un éléphant ; mais ce dernier, parvenu près du but, avait refusé d'avancer et le roi avait été vaincu et repoussé grâce à un prodige. Le Coran, faisant allusion à ce mythe, l'aurait reformulé selon le schéma des « récits de châtements divins », dont il offre de nombreux exemples. La sourate 105, malgré ses formulations énigmatiques, évoquerait bien une expédition d'Abraha contre la Ka'ba de La Mecque.

La suprématie mecquoise résulte d'une victoire

Le dernier argument est négatif. On constate que La Mecque jouit d'une certaine suprématie sur une grande partie de l'Arabie déserte dans les dernières décennies du VI^e s. et dans les premières du VII^e. Cette suprématie ne s'explique pas aisément puisque La Mecque est une ville pauvre³⁶, peu peuplée, située dans une région désolée. Elle ne peut résulter que d'un événement fortuit, mettant en valeur la détermination de la ville et la faveur divine dont elle jouit. Ce pourrait fort bien être une victoire sur une puissante armée, comme celle d'Abraha. L'histoire d'Athènes au temps des guerres médiques offre un parallèle éclairant.

34. *Yawm fil 'l-Ḥubūsh*. La *qasīda* d'Abū Qays Sayfī b. al-Aslat est citée par Ibn Hishām, dans sa Vie exemplaire de Muḥammad.

35. Tufayl al-Ghanawī, cité par al-Jāhīz.

36. On peut le déduire de divers détails, comme la rusticité de la Ka'ba (voir *infra*) ou la mention de nombreuses disettes.

3. Une expédition qui n'est probablement pas mentionnée dans les inscriptions d'Abraha

Depuis la découverte de l'inscription Murayghân 1 = Ry 506, plusieurs chercheurs se sont demandés si la campagne victorieuse mentionnée dans ce texte pouvait être identifiée avec celle qui échoue devant La Mecque, relatée par la Tradition arabo-islamique.

A priori, une telle hypothèse est peu vraisemblable. L'auteur d'une inscription mentionne uniquement ce qui le met en valeur : exploits guerriers, constructions prestigieuses, aménagements ambitieux etc. Les inscriptions sont des instruments de propagande ; il ne faut pas les considérer comme des chroniques rapportant fidèlement les événements les plus importants. Elles ne relatent donc jamais une défaite ou un échec. C'est uniquement de façon incidente et allusive qu'un événement malheureux pourra être évoqué. Par exemple, dans une action de grâce, un guerrier manifestera sa reconnaissance à la divinité qui l'a sauvé d'un désastre militaire. De même, une inscription de construction commémorera-t-elle la restauration d'un bâtiment détruit par l'ennemi.

Or, selon la Tradition arabo-islamique, l'expédition qu'Abraha lance contre la Ka'ba est un échec. Le roi est arrêté dans sa progression avant d'atteindre son objectif, grâce à une miraculeuse intervention céleste ou – selon une version plus réaliste – cause d'une épidémie. Le roi lui-même serait frappé par le mal mystérieux qui décime son armée, juste châtiment pour le sacrilège qu'il avait l'intention de commettre. Il serait bien étonnant qu'une inscription d'Abraha rapporte de tels événements.

Cependant, on ne saurait exclure une situation un peu plus complexe : une expédition d'Abraha visant plusieurs objectifs, avec des réussites célébrées dans une inscription et des échecs passés sous silence. C'est ainsi que l'inscription Murayghân 1 = Ry 506 a été comprise.

L'ARGUMENT CHRONOLOGIQUE DE KISTER

L'inscription, datée de 552, relate des opérations militaires dans l'Arabie déserte, qualifiées de « quatrième expédition ». Deux colonnes d'auxiliaires arabes sont chargées de razzier Ma'add, la grande confédération tribale de l'Arabie centrale. Elles affrontent les banû 'mrm (lire 'Amr ou 'Âmir) et sont victorieuses, faisant du butin et des prisonniers, dans des batailles dont la localisation est disputée. Le roi Abraha se rend alors à Halibân (à 300 km

au sud-ouest d'al-Riyâd) où la tribu de Ma'add fait acte d'allégeance et remet des otages. Ce succès d'Abraha à Halibân a frappé les contemporains, puisqu'il a laissé des échos dans la poésie arabe préislamique.

Une première interprétation, généralement acceptée, de ce texte se fondait sur les indentifications proposées par le savant belge Jacques Ryckmans. Il localisait les deux batailles en Arabie occidentale, non loin de La Mecque, et considérait que les adversaires des deux colonnes d'Abraha étaient les banû 'Āmir (b. Sa'sa'a)³⁷, une importante tribu d'Arabie occidentale dont le territoire s'étend au sud de La Mecque. De ces identifications, le savant britannique A. F. L. Beeston déduisait qu'il fallait distinguer deux théâtres d'opération : un premier en Arabie occidentale, où le roi avait envoyé deux colonnes, et un second en Arabie centrale où le roi était à la tête des troupes³⁸. Dans ce schéma, il n'était pas impossible d'imaginer qu'une opération secondaire contre La Mecque ait échoué.

Le savant israélien M. J. Kister³⁹ a apporté un argument supplémentaire que les sabéologues ont considéré comme décisif. L'inscription Murayghân 1 = Ry 506 est datée de 552 de l'ère chrétienne. Or, c'est l'une des dates que la Tradition arabo-islamique attribue à « l'année de l'Éléphant ». Selon le fameux traditionniste Hishâm ibn al-Kalbî (mort en 204/819 ou en 206/821) :

« Quraysh comptait, avant la chronologie du Prophète, à partir de l'époque de l'Éléphant. Entre l'Éléphant et (la bataille de) Fijâr, ils comptaient 40 ans. Entre Fijâr et la mort de Hishâm b. al-Mughîra, ils comptaient 6 ans. Entre la mort de Hishâm et la construction de la Ka'ba, ils comptaient 9 ans. Entre la construction de la Ka'ba et le départ du prophète pour Médine, ils comptaient 15 ans » (d'après Zubayr b. Bakkâr, *Nasab Quraysh*)⁴⁰.

Il était clair, désormais, que la campagne de l'Éléphant avait un fondement historique, même si l'inscription d'Abraha et la Tradition arabo-islamique présentaient de notables différences dans la relation des événements. D'après l'inscription, Abraha combattait en Arabie centrale et y restaurait son autorité tandis que, selon la Tradition, le sanctuaire mecquois était au centre de la confron-

37. Banû 'Āmir b. Ṣa'sa'a.

38. « Notes on the Mureighan inscription », *Bulletin of the School of Oriental and African Studies* XVI, 1954, p. 389-392, 391.

39. « The campaign of Hulubân. A new light on the expedition of Abraha », *Le Muséon*, LXXVIII, 1965, p. 425-436.

40. *Ibid.*, p. 427.

tation. D'après l'inscription, des opérations secondaires étaient conduites en Arabie occidentale par deux colonnes d'auxiliaires qui vainquaient les banû 'Âmir alors que, selon la Tradition, le seul objectif était la Ka'ba. Enfin l'inscription commémorait un succès d'Abraha tandis que la Tradition évoquait un échec piteux devant La Mecque.

Pour confirmer l'identification, on pouvait encore souligner que le succès d'Abraha, tel qu'il apparaissait dans l'inscription, semblait ambigu : l'inscription est gravée à proximité du Yémen et non en Arabie centrale ou occidentale, comme si Abraha n'avait pas un véritable contrôle du terrain. On supposait enfin, d'après l'interprétation hypothétique d'un passage équivoque, qu'Abraha confiait le gouvernement de l'Arabie centrale au fils de son principal adversaire arabe.

UNE RELECTURE DE MURAYGHÂN 1 = RY 506

Dans une communication présentée au dernier colloque « From Jâhiliyya to Islam » (Jérusalem, juillet 2009), j'ai montré que l'interprétation de Murayghân 1 = Ry 506 devait être radicalement révisée. Il n'y a pas deux théâtres d'opérations, mais un seul, comme l'implique une seule mention de butin et de prisonniers. Ma'add et les banû 'mrm ne sont pas deux tribus, mais une tribu et la dynastie de ses rois, les banû 'Amr (qui descendent de Hujr fils de 'Amr, le premier roi sudarabique de Ma'add).

UNE NOUVELLE INSCRIPTION, MURAYGHÂN 2

Une nouvelle inscription, découverte en 2009 (Murayghân 2), apporte des éclairages supplémentaires. Il s'agit d'un communiqué de victoire d'Abraha, non daté, qui ne semble pas pouvoir être antérieur à la campagne de 552, commémorée dans Murayghân 1 = Ry 556. Abraha y proclame qu'il a rétabli son autorité sur Ma'add et qu'il l'a étendue sur de nouveaux territoires en Arabie du Nord-Est, du Nord et du Nord-Ouest, notamment Hajar (Arabie orientale), Tayy⁴¹ (Arabie du Nord) et Yathrib (Arabie du Nord-Ouest) (voir la carte, fig. 1). C'est donc la totalité de l'Arabie qui reconnaîtrait désormais son autorité. La Tradition arabo-islamique confirme ce point : elle rapporte des anecdotes montrant qu'Abraha

41. Tayyi' (saba'ique *Tym*).

interviendrait directement dans les affaires de plusieurs tribus d'Arabie septentrionale. Enfin, Abraha ne confie nullement le gouvernement de l'Arabie centrale au fils de son principal adversaire. Bien au contraire, le texte indique clairement que ce personnage en a été chassé.

Il semble vraisemblable que les deux inscriptions se rapportent aux mêmes événements, la première décrivant les opérations militaires et la seconde en synthétisant les résultats. Mais, même si elles étaient de dates différentes, elles s'accorderaient sur l'essentiel : opérations militaires en Arabie centrale et triomphe d'Abraha.

LES ARGUMENTS CONTRE L'IDENTIFICATION

L'identification de la campagne de l'Éléphant avec celle que rapporte l'inscription Murayghân 1 = Ry 506, fondée sur la possible correspondance des dates, a convaincu la plupart des spécialistes de l'Arabie antique. En revanche, les islamisants comme Robert Simon, Lawrence Conrad ou 'Abd al-Mun'im Sayyid, sont restés dubitatifs.

Comme nous l'avons déjà indiqué, le fait qu'Ibn al-Kalbî donne 552 comme date possible de « l'année de l'Éléphant » n'a probablement aucune valeur historique : les dates de la vie de Muhammad – et celles de l'histoire mecquoise préislamique qui en dépendent – sont fondées non pas sur des sources historiques orales ou écrites, mais sur des périodicités idéales.

Par ailleurs, l'argument que l'inscription Murayghân 1 = Ry 506 masque un échec sous l'apparence d'un communiqué de victoire n'a plus de fondement, après la découverte de Murayghân 2.

Il est donc raisonnablement assuré que l'expédition de l'Éléphant n'est pas contemporaine des opérations rapportées dans les inscriptions de Murayghân 1. Il est improbable qu'elle soit antérieure à ces opérations, parce qu'Abraha était alors occupé par la consolidation de son pouvoir au Yémen. On peut donc la mettre en relation avec l'effondrement du pouvoir himyarite en Arabie centrale, postérieur à 552. L'expédition de l'Éléphant, si elle a un fondement historique, se situerait donc dans la décennie 555-565⁴².

42. Abraha est encore attesté en novembre 558 (inscription Ja 547 + 546 + 544 + 545). Selon la Tradition arabo-islamique, il a deux successeurs, ses deux fils Aksūm et Masrūq. Ce dernier est renversé par les Perses sassanides vers 570 selon les sources byzantines ou vers 575 selon les sources arabes. La disparition d'Abraha peut donc être située approximativement vers 565.

4. La part du temple dans la puissance mecquoise

Je voudrais enfin m'intéresser à l'arrière-plan de l'expédition de l'éléphant : que savons-nous du temple mecquois et de son rôle dans la puissance de La Mecque ?

Comme je l'ai déjà indiqué, la Tradition arabo-islamique prétend que la guerre d'Abraha contre La Mecque a une finalité religieuse : faire de l'église de San'â' un grand centre de pèlerinage, à la place de la Ka'ba.

L'argument invoqué semble de prime abord insolite. Abraha pouvait-il craindre que ce temple polythéiste devienne un foyer d'opposition, et donc une menace pour son pouvoir, à une époque où le polythéisme était partout sur la défensive ? Il importe donc de décrypter ce que signifie la Ka'ba.

BRÈVE DESCRIPTION DU TEMPLE MECQUOIS

Le temple mecquois est assez bien connu. On sait qu'il est dédié à deux divinités principales et à trois divinités secondaires. A l'origine, il était la demeure de Hubal, le dieu principal du panthéon de la tribu de La Mecque, Quraysh. Le culte d'Allâh semble avoir été introduit tardivement, après l'« année de l'Éléphant », à la suite de la victoire des Mecquois sur l'armée d'Abraha. En plus de Hubal et Allâh, trois autres divinités font l'objet d'un culte.

Le temple n'est pas fermé aux adeptes des religions monothéistes : une tradition rapporte que les parois intérieures de la Ka'ba étaient décorées d'images de Marie, de Jésus, de prophètes, d'anges et d'arbres.

Les rites exécutés dans le temple mecquois sont peu nombreux. Le principal est le pèlerinage annuel. Il s'agit d'une visite solennelle en état de sacralisation, qui comporte de nombreux rites particuliers, comme la course rituelle autour de la Ka'ba, la lapidation du tombeau de personnes exécrées ou le sacrifice sanglant. Ce pèlerinage attire des foules considérables, venues de régions très éloignées.

Les divinités du temple mecquois sont également honorées par le dépôt d'offrandes qui enrichissent le trésor et par des sacrifices sanglants. On sait enfin que le dieu Hubal était consulté au moyen de flèches sacrées.

Le temple est un monument bien modeste, par ses dimensions et sa rusticité. Il se compose d'une vaste esplanade constituant un

espace sacré (*haram*⁴³), avec une petite construction cubique au centre, la Ka'ba. Au nord-ouest, un mur semi-circulaire limite un espace ouvert sur la Ka'ba. Dans la jeunesse de Muhammad, la Ka'ba était encore un simple enclos à ciel ouvert. On voulut alors la couvrir et en faire une véritable demeure. Mais les Mecquois n'avaient pas même le bois nécessaire. On rapporte qu'ils durent aller le récupérer sur le rivage de la mer Rouge, où un navire byzantin venait de s'échouer.

LES RÉSEAUX DU TEMPLE

L'origine des pèlerins qui fréquentent le temple de La Mecque peut être reconstituée grâce à diverses données indirectes. C'est tout d'abord l'invocation rituelle (*talbiya*) que les pèlerins lancent de manière répétée à voix haute quand ils entrent en sacralisation (*ihrām*⁴⁴) au commencement du pèlerinage. Chaque tribu participant régulièrement au pèlerinage avait sa propre invocation. Les théologiens et les traditionnistes ont dressé des listes donnant la *talbiya* de diverses tribus, la plus complète comptant 56 entrées⁴⁵. Dans ces listes, on trouve logiquement les tribus de l'Arabie occidentale, mais aussi quelques-unes du Yémen.

L'origine des membres des diverses confréries liées au temple est également éclairante. Ces confréries se singularisaient par la pratique de rites exigeants. La plus célèbre, celle des *hums*, recrutait dans la tribu de Quraysh, dans les tribus voisines, mais aussi dans des régions éloignées. Elle constituait une communauté en marge du système tribal, puisqu'elle avait sa propre invocation rituelle (*talbiya*). Pendant la sacralisation du pèlerinage, les *hums* s'interdisaient de consommer du fromage fait de lait aigre, de clarifier du beurre, d'entrer dans une tente faite de poils de chameau, ou de franchir la porte de leur demeure.

43. *Ḥarām*.

44. *Ihrām*.

45. Voir T. Fahd, « Talbiya », dans *Encyclopédie de l'Islam*, 2^e éd. La liste de 56 *talbiya* est donnée par Muqātil b. Sulaymān (mort en 150/767), dans son commentaire de la sourate XXII, 31. Elle est commentée par M. J. Kister, « Labbayka, Allāhumma, labbayka. On a monotheistic aspect of a Jāhiliyya practice », in *Jerusalem Studies in Arabic and Islam*, 1980, II, p. 33-57, reprise avec 9 p. de notes additionnelles dans *Society and religion from Jāhiliyya to Islam*, Variorum, 1990, I.

Les *hilla*, une autre confrérie, ne faisaient pas la course rituelle autour de la Ka'ba dans des vêtements ordinaires, mais nus, ou dans des vêtements empruntés aux *hums*. Quant aux *tuls*⁴⁶, nombreux en Arabie méridionale, leurs rites empruntaient soit aux *hums* soit aux *hilla*.

LE TEMPLE ET LES ACTIVITÉS COMMERCIALES

Le temple, ouvert à tous et riche de ses réseaux, jouait un rôle essentiel dans le dispositif commercial mecquois. Il attirait des pèlerins d'origines très diverses, dont la présence à La Mecque permettait de lancer des projets et de conclure des affaires. La présence de ces pèlerins, qu'il fallait bien nourrir et abreuver, était aussi une source de revenus importants, souvent mentionnée dans les sources sous les noms de *rifâda* et *siqâya*.

Par ailleurs, le temple était la seule institution en mesure d'édicter des règles pour assurer la sécurité des déplacements. Il sacralisait certains mois pour permettre aux pèlerins venant de très loin de circuler sans risque, sous la protection du dieu. Pendant ces mêmes mois, les marchands jouissaient de la même protection.

La Mecque avait défini deux périodes sacrées. La première, au printemps, durait un mois (*rajab*) ; c'est alors qu'on offrait les prémices au temple. La seconde, qui commençait trois mois après la fin de *rajab*, correspondait au pèlerinage ; elle durait trois mois (*dhû 'l-qa'da*, *dhû 'l-hijja* et *al-muharram*)⁴⁷. La durée de la seconde période sacrée permettait non seulement de venir de très loin, mais aussi de s'attarder dans les foires aux environs de La Mecque.

Pour une fois, la Tradition arabo-islamique n'est pas notre seule source d'information sur les mois sacrés : deux textes byzantins du VI^e s. y font également allusion. J'ai déjà évoqué la relation de Nonnosos qui pourrait se rapporter à La Mecque. Nous avons également un témoignage de Procope (*Guerres*, II, 16, 18) :

« Mais Rhekithangos et Theoktistos, qui commandaient les soldats au Liban, dirent qu'eux aussi avaient la même volonté que les autres à propos de l'attaque ; mais ils craignaient que, s'ils abandonnaient les régions de Phénicie et de Syrie, Alamoundaros aurait tout loisir de les

46. *Hilla*, *hums* et *tuls*.

47. Les mois de La Mecque sont dans l'ordre : 1. *(al)-muḥarram* ; 2. *ṣafar* ; 3. *rabī' al-awwal* ; 4. *rabī' al-ākhir* (ou : *al-thānī*) ; 5. *jumādā 'l-ūlā* ; 6. *jumādā 'l-ākhirā* ; 7. *rajab* ; 8. *sha'bān* ; 9. *ramadān* ; 10. *shawwāl* ; 11. *dhū 'l-qa'da* ; 12. *dhū 'l-hijja*. Les mois interdits ou sacrés (*ḥarām*) sont notés en caractères gras.

pillier [...] et, de ce fait, ils ne consentaient absolument pas à participer à l'attaque avec le reste de l'armée. Mais Bélisaire de dire que ces deux hommes avaient une opinion qui ne correspondait pas du tout à la réalité : c'était, en effet, le moment du solstice d'été et, en cette saison, les Saracènes consacrent toujours deux mois environ à leur divinité et ne se livrent jamais, pendant cette période, à aucune incursion en terre étrangère. De ce fait, après être convenu de les laisser repartir avec leurs compagnons dans les soixante jours, il leur commanda de suivre eux aussi le reste de l'armée. »

En d'autres termes, au début de l'été 541, les commandants militaires de la Phénicie et de la Syrie refusent de partir en campagne contre la Perse parce que le départ des troupes exposerait leurs provinces à des raids arabes. Le général byzantin (Bélisaire) les rassure sur ce point : pendant les deux mois qui suivent le solstice d'été, les Arabes (Saracènes) du Bas-Euphrate (sujets du roi al-Mundhir / Alamoundaros) observent une trêve. Bélisaire leur ordonne donc de rejoindre l'armée pendant deux mois.

Il est peu vraisemblable que la trêve évoquée par Procope soit celle du temple mecquois : il s'agit d'Arabes du Bas-Euphrate chez lesquels La Mecque n'avait guère d'influence. On sait, de fait, que l'institution de mois sacrés n'était pas propre à La Mecque. La Tradition mentionne une tribu du Hijâz septentrional qui avait élaboré un système concurrent⁴⁸.

LES FOIRES

Pendant les mois sacrés, il était possible de se rendre à La Mecque, mais aussi dans les foires du voisinage, en toute sécurité. Sans doute la trêve était-elle parfois violée. Mais ces violations suscitaient une telle réprobation qu'elles devaient être assez rares.

Trois grandes foires sont connues : Majanna (à une trentaine de km au nord de La Mecque), dhû 'l-Majâz (à 35 km à l'est) et 'Ukâz (à 70 km à l'est)⁴⁹. Aucune foire importante ne se tenait à La Mecque elle-même.

La foire de 'Ukâz se tenait au mois de *dhû 'l-qa'da*, à la veille du pèlerinage, en un lieu dépendant de la tribu Hawâzin. Ne réclamant aucune taxe, elle était la plus fréquentée. On sait éga-

48. Il s'agit des Banū Murra b. 'Awf (fraction de Dhubyān, à 250 km au nord d'al-Madīna), qui avaient instauré une trêve de huit mois.

49. Irfan Shahîd, « 'Ukâz », dans *Encyclopédie de l'islam*, 2^e éd., s.v. « 'Ukâz » se trouverait au nord d'al-Tā'if, à mi-chemin de Nakhla.

lement que des membres de la tribu Tamîm y exerçaient d'importantes fonctions. On disait que la création de 'Ukâz était postérieure à l'« année de l'Éléphant ». Le développement du commerce mecquois aurait donc profité de la réputation de grande sainteté acquise par le sanctuaire mecquois après l'échec de l'expédition d'Abraha.

La foire de 'Ukâz était aussi un lieu où les conflits pouvaient faire l'objet d'arbitrages⁵⁰. Les plus éloquents des chefs tribaux, les orateurs, les poètes et les réformateurs religieux s'y mesuraient dans des joutes oratoires. Muhammad, avant de s'y rendre pour gagner des adeptes à sa religion, l'avait fréquentée comme négociant dans sa jeunesse : à une délégation de Bakr b. Wâ'il (importante tribu de l'Arabie du Nord-Est), il racontait ainsi qu'il avait entendu à 'Ukâz le célèbre orateur Quss b. Sâ'ida al-Iyâdî⁵¹ qui l'avait fortement impressionné.

UN TEMPLE RAYONNANT SUR UN TERRITOIRE DÉFINI ?

Le sanctuaire, comme l'illustrent diverses interventions de ce colloque, rayonne sur un territoire bien défini. Est-ce bien le cas du temple mecquois ? La réponse est double. La Ka'ba était évidemment le temple de Quraysh, la tribu de La Mecque, et tout Qurayshite reconnaissait la sainteté de la Ka'ba : il existe donc un lien réciproque entre la Ka'ba et un territoire déterminé, qui semble avoir été de très petite taille. Mais la Ka'ba n'est pas que cela : elle est aussi le centre de plusieurs confréries religieuses, dont les membres appartiennent à des tribus variées, ayant d'autres divinités et d'autres temples. Il est même possible que le temple mecquois ait été accueillant pour les fidèles d'autres religions : j'ai déjà évoqué les images d'inspiration chrétienne qui décoraient les parois internes de la Ka'ba et le pèlerinage de non-polythéistes à La Mecque, notamment celui d'un petit-fils d'Abraha.

Il est intéressant de noter que, pour la Tradition arabo-islamique, cette ouverture du temple mecquois aux membres de multiples tribus (à travers les *hums*) est le résultat d'une évolution postérieure à la victoire sur Abraha.

50. On mentionne ainsi un arbitrage par le fameux prophète al-Nābigha al-Dhubayānī. A la foire de dhū 'l-Majāz, le prince 'Amr b. al-Mundhir patronne un traité de paix entre deux tribus d'Arabie du nord-est, Bakr et Taghlib.

51. Charles Pellat, « Quss b. Sā'ida al-Iyādī », in *Encyclopédie de l'Islam*, 2^e éd., s. v. Le nom de cet orateur était proverbial : pour vanter un orateur, ne disait-on pas « plus éloquent que Quss (*ablagh min Quss*) ».

En résumé, le temple mecquois exerce une attraction puissante sur de nombreuses tribus de l'Arabie occidentale. Il s'attache de nombreux individus par le biais de confréries. Il joue un rôle important dans le commerce, mais de façon indirecte, en sacralisant certaines périodes pendant lesquelles les foires peuvent se tenir. Évidemment, ce fonctionnement est celui des dernières décennies. La Tradition ne mentionne-t-elle pas que deux institutions capitales, la foire de 'Ukâz et la confrérie des *hums*, auraient été créées après l'expédition de l'Éléphant ?

Plus tôt, dans les années 550, le temple mecquois avait-il déjà un rayonnement tel qu'Abraha ait voulu le ruiner ? Il est difficile de répondre avec assurance. Si le temple que mentionne Nonnosos en Arabie occidentale est bien celui de La Mecque, il est évident que ce dernier attirait déjà des pèlerins venant de très loin. On observera aussi qu'il existait diverses catégories de confréries liées au temple mecquois et que certaines pourraient être antérieures aux *hums*. Il n'est donc pas impossible qu'Abraha ait considéré le temple mecquois comme un obstacle à l'extension et à l'affermissement de son pouvoir sur l'Arabie déserte.

Conclusion

J'en reviens à la question initiale : le récit que donne la Tradition arabo-islamique de l'expédition d'Abraha a-t-il un fondement historique ?

Nous avons vu que cette expédition n'est certainement pas mentionnée dans les inscriptions d'Abraha. Elle ne l'est pas davantage dans les sources externes. Pour prouver le caractère historique de l'expédition d'Abraha, il aurait fallu disposer de sources indépendantes se recoupant. Ce n'est pas le cas.

Il est cependant possible, et même vraisemblable, qu'une telle expédition a eu lieu. Seule une victoire retentissante peut expliquer l'étonnante suprématie dont La Mecque a joui à la fin du VI^e s. et au début du VII^e, sans rapport avec sa puissance économique ou militaire. Les Mecquois eux-mêmes admettaient que la réputation de leur temple, leur surnom de « peuple de Dieu » et le développement de leur commerce résultaient de la campagne de l'Éléphant ou, tout au moins, lui étaient postérieurs.

Selon la Tradition arabo-islamique, Abraha aurait eu l'intention de remplacer le pèlerinage de La Mecque par celui de San'â'. Un tel reproche sonne étrangement. Un roi ne peut pas

décréter qu'une église, aussi belle soit-elle, devienne un lieu de pèlerinage. Mais on ne saurait exclure que San'ā ait eu une réputation de sainteté : dans la littérature islamique, il est ainsi rapporté que Sem, fils de Noé, l'aurait fondée et que Jésus l'aurait visitée⁵². Abraha a pu être tenté de tirer un profit politique et commercial de ces légendes.

Mais une autre interprétation me semble plus vraisemblable. Pour les Mecquois, le pèlerinage avait une signification politique et économique. Participer au pèlerinage à la Ka'ba impliquait la reconnaissance de la sainteté du temple mecquois, l'acceptation d'un certain nombre de règles et donc une certaine subordination politique. La participation au pèlerinage donnait également accès aux foires qui lui étaient liées. Le pèlerinage à la Ka'ba était donc le principal instrument de l'influence mecquoise. Quraysh, qui n'avait guère que la religion comme arme économique et politique, aurait suspecté Abraha de vouloir l'en déposséder, d'où l'accusation d'organiser un pèlerinage concurrent.

Encore faudrait-il, pour que cette explication soit recevable, que le pèlerinage de la Ka'ba ait joui d'une grande réputation avant l'expédition de l'Éléphant. Il n'est pas impossible que ce soit le cas puisque le byzantin Nonnosos, chargé d'une mission diplomatique en Arabie dans les années 530, mentionne un important pèlerinage qui pourrait bien être celui de la Ka'ba.

En résumé, même s'il n'est pas prouvé que l'expédition de l'Éléphant est un événement historique, il me paraît vraisemblable que c'est bien le cas, parce que cette expédition s'accorde avec le contexte politique de l'époque et donne une explication plausible aux événements ultérieurs. Quant à la date de cette expédition, elle se situe dans la phase déclinante du pouvoir d'Abraha en Arabie déserte, à savoir quelques années pour le moins après 552. On peut donc proposer la période 555-565.

Christian Julien ROBIN

52. L'écrivain yéménite Aḥmad al-Rāzī (mort dans les années 1060) localise dans son *Histoire de la ville de Ṣan'ā* (*Ta'riḫ madīnat Ṣan'ā*, li-l-Rāzī, t. 460 h./1068 m., ṭab'a jadīda munaqqaḥa ulḥiqa bi-hā dhaylu-hu *Kitāb al-ikhtīṣāṣ li-l-'Arashānī*, taḥqīq Ḥusayn b. 'Abd Allāh al-'Amrī, Ṣan'ā', 1981, 1401 h., p. 32) une église en ruine qui aurait été construite à l'emplacement où Jésus avait prié lors de sa visite à Ṣan'ā'.

LES INSCRIPTIONS CITÉES

- CIH* 541 : voir *Corpus Inscriptionum Semiticarum ab Academia Inscriptionum et Litterarum Humaniorum conditum atque digestum*. IV, *Inscriptiones Himyariticas et Sabaeas continens*, Paris (Imprimerie nationale), tomes I-III, 1899-1930.
- DAI GDN 2002/20 : N. Nebes, « A New 'Abraha inscription from the Great Dam of Mārib », *Proceedings of the Seminar for Arabian Studies* 34, 2004, p. 221-230.
- Ja 547 + 546 + 544 + 545 : A. Jamme, « Inscriptions des alentours de Māreb (Yemen) », in *Cahiers de Byrsa* V, 1955, p. 265-266, 275-279, 280-281 et pl. II.
- Murayghān 1 = Ry 506 : voir en dernier lieu 'Abdel Monem A. H. Sayed, « Emendations to the Bir Murayghan Inscription Ry 506 and a new minor inscription from there », *Proceedings of the Seminar for Arabian Studies*, 18, 1988, p. 131-143, p. 136 et fig. 3 a, b (p. 140).
- Muryaghān 2 : inédite.

CAHIERS DE LA VILLA « KÉRYLOS », N° 21
BEAULIEU-SUR-MER (ALPES-MARITIMES)

COLLOQUE

LES SANCTUAIRES ET LEUR RAYONNEMENT
DANS LE MONDE MÉDITERRANÉEN
DE L'ANTIQUITÉ A L'ÉPOQUE MODERNE

ACTES

Juliette DE LA GENIÈRE, André VAUCHEZ et Jean LECLANT éd.

PARIS

DIFFUSION DE BOCCARD

11, rue de Médicis

2010

TABLE DES MATIÈRES

Allocution d'ouverture par Jean LECLANT	VII
Introduction par André VAUCHEZ	1
Nicolas GRIMAL, « Le roi, le temple et l'Empire »	7
Juliette DE LA GENIÈRE, « Sanctuaires grecs dans un environnement non grec : les exemples d'Éphèse et de Sélionte »	23
Rosalba PANVINI, « Le rayonnement des sanctuaires grecs de Géla sur l'arrière-pays sicane »	39
Jacques JOUANNA, « Les sanctuaires des divinités guérisseuses dans l'Athènes classique : innovations et continuités »	65
Jean-Louis FERRARY, « Le sanctuaire de Claros à l'époque hellénistique et romaine »	91
Françoise GAULTIER, « Sanctuaires et territoires en pays étrusque : le cas de Véies »	115
John SCHEID, « <i>Siue in ciuitate... Siue in agro</i> . Réflexions sur le statut des lieux de culte situés sur le territoire des cités »	141
Jean-Marie DENTZER, « Espaces et communautés de culte dans le royaume nabatéen : sanctuaires rupestres et circulations rituelles à Pétra (Jordanie) et à Hégra (Arabie) »	161
Christian Julien ROBIN, « L'Arabie à la veille de l'islam. La campagne d'Abraha contre La Mecque ou la guerre des pèlerinages »	213
Nelly AMRI, « <i>Zâwiya</i> et territoire en Ifriqiya du VII ^e /XIII ^e siècle à la fin du IX ^e /XV ^e siècle »	243

Jean-Pierre SODINI, « Saint-Syméon : l'influence de Saint-Syméon dans le culte et l'économie de l'Antiochène » ...	295
Giorgio OTRANTO, « Le rayonnement du sanctuaire de Saint-Michel au Mont Gargan en Italie du Sud à l'époque médiévale ».....	323
Michel LAUWERS, « “Sanctuaires”, liturgie et rayonnement du sacré dans le bassin occidental de la Méditerranée au Moyen Âge ».....	359
Yves-Marie BERCE, « L'aire adriatique du pèlerinage de Lorette, XVI ^e -XVII ^e siècles ».....	373